

Le train était prévu à l'heure. Il était 19h et je n'avais plus qu'une demie heure à attendre son départ. Je me tenais dans la salle d'attente de la gare Moscovski, à Saint Pétersbourg. Bien au chaud, avec de nombreux autres voyageurs, nous nous entassions là, au milieu des valises, sacs et baluchons. Il faisait un froid intense à l'extérieur ; peut-être -20 ou -25 °C. Il était impossible de rester dehors plus de quelques minutes. Le nez, les oreilles, les cils, tout gelait en un rien de temps.

Dès que le chef de gare lança son cri d'appel, la foule des voyageurs se dirigea vers le quai et chacun monta rapidement dans son wagon. La plupart prirent place dans des compartiments exigus, sur des banquettes en bois, inconfortables. D'autres, comme moi, avaient le privilège de voyager en première classe.

Une fois à bord, un homme m'accueillit et m'accompagna jusqu'à mon « koupé<sup>1</sup> ». En chemin, il me montra la salle d'eau où je pourrais effectuer ma toilette et me tendit une petite serviette brodée. Lorsqu'il ouvrit la porte coulissante de ma cabine, je découvris un espace de petite taille mais confortable. Les murs en bois vernis, les banquettes-lits de cuir rouge et la fenêtre cerclée de dorures la rendait chaleureuse. Les deux assises, se faisant face, étaient séparées par une petite table agrémentée d'un bouquet de fausses fleurs.

L'homme m'indiqua qu'il était au service des occupants de mon compartiment, qu'il restait positionné à l'entrée, à côté du samovar fumant, et qu'il pouvait apporter, à tout moment du jour et de la nuit, collations et boissons chaudes.

A mon grand étonnement, il faisait très chaud dans mon coupé. Je m'y sentis bien, prête à effectuer un long voyage. Je me défit de mon manteau et de ma toque de fourrure que j'accrochai près de la porte et rangeai ma valise sous ma couchette. Je m'assis près de la fenêtre afin de profiter encore un peu du spectacle de la gare. Quelques personnes en retard couraient jusqu'au train pendant que d'autres faisaient des gestes d'adieux à leurs proches. Bien vite, le froid les chassa et le quai se vida. La sirène de la locomotive retentit et le train se mit en branle.

Je me décidai alors à me préparer pour la soirée et la nuit. Je trouvai, dans un petit coffre au sol, draps, couverture et oreiller et fis mon lit. Puis, je sortis à la découverte de mon compartiment. Je me rendis d'abord auprès de l'agent de service pour lui acheter une portion de « pirojkis », beignets fourrés de viande et de fromage, ainsi que quelques gâteaux et friandises. Il me proposa également une tasse de thé bouillant et insista pour porter le tout à ma cabine. Pendant ce temps-là, j'allai me débarbouiller dans le cabinet de toilette dont les murs étaient couverts de carreaux noirs et blancs. J'y découvris un évier en émail relativement propre et heureusement, de l'eau suffisamment chaude pour me laver. A mon retour, je rencontrai dans le couloir quelques russes qui devaient être des hommes d'affaire. Ils se partageaient quatre cabines et gardaient les portes ouvertes afin de converser. Bruyants et égayés par la vodka, certains jouaient aux cartes. Comme je voyageais seule et n'avais aucunement envie d'engager la conversation avec eux, je m'empressai de regagner mon koupé dont je fermai la porte à double tour.

Après avoir avalé mon dîner avec appétit, je me dévêtis et mis mon pyjama. Je jetai un dernier coup d'œil par la fenêtre mais ne distinguai plus grand-chose, la nuit noire ayant tout englouti. Nous étions déjà sortis de Saint Pétersbourg, et le train, lancé à grande vitesse, traversait à présent d'épaisses forêts enneigées pour nous mener jusqu'au grand Nord. Je m'installai alors

---

<sup>1</sup> Terme russe signifiant « la cabine » ou « la couchette » d'un train.

dans mon lit douillet et éteignis la lumière. bercée par le doux balancement du train et par les voix de mes voisins, je m'endormis rapidement.

Par deux fois au cours de la nuit, le train s'arrêta, ce qui me réveilla. J'émergeai alors de mon sommeil et entrebâillai les rideaux afin d'essayer de deviner le lieu où nous nous trouvions. Mais cela fut peine perdue. A chaque fois, j'aperçus le même tableau : un quai de gare au milieu de nulle part et un lampadaire éclairant faiblement des voyageurs épars. Emmitouflés dans d'épais manteaux de fourrure et chargés d'énormes baluchons, ils semblaient transis de froid. Aucun écriteau ne pouvant me donner d'indice, je replongeai alors avec insouciance dans les bras de Morphée. Je savais le périple long puisqu'il me fallait encore au moins une quinzaine d'heures pour parvenir à ma destination finale.